Dominique BLIN, Isabelle COUSSEMAND, Christian MESNIL, dirs, *Interculturel et communication dans les organisations*

Communication et Organisation, 22, Bordeaux, Université Michel-de-Montaigne, GREC/O, 2002, 345 p.

Sylvie Thiéblemont-Dollet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7122>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7122

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Sylvie Thiéblemont-Dollet, « Dominique BLIN, Isabelle COUSSEMAND, Christian MESNIL, dirs, *Interculturel et communication dans les organisations* », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 19 juillet 2013, consulté le 02 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7122> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7122>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

aussi mauvaises. La montée en puissance de l'idéologie féministe a moralisé et culpabilisé les hommes et ceux-ci en éprouvent un fort ressentiment tout en faisant « mine d'oublier qu'ils conservent jalousement le pouvoir qui conditionne tous les autres, à savoir le pouvoir économique et financier » (p. 185). Parallèlement, le renouveau de tendances, comme le naturalisme et le particularisme sexuel, ne sont pas sans risque car il ralentit la marche vers l'égalité. Avoir l'instinct maternel et allaiter devient une injonction et demande à la femme d'être à la maison et à temps partiel : « Comment s'étonner ensuite que les femmes en charge d'enfants aient un temps professionnel moins élevé que celui des hommes... mais en revanche un temps de travail à la maison beaucoup plus élevé que celui du père ? » (p. 214).

Quel est l'intérêt de ce type de recherches pour les sciences de l'information et de la communication ? Ces dernières négligent trop souvent les questions de genres dans les systèmes et les processus de communication. Ceux-ci ne sont pourtant pas asexués. Peut-être qu'aux États-Unis le curseur penche trop du côté d'une accentuation des différences biologiques entre les sexes dans les processus cognitifs et sociaux mais, en France, elles sont souvent évincées. Le débat sur le porno-chic publicitaire et audiovisuel, sur le rabaissement de la femme dans les émissions de *reality-show* mériterait d'être resitué dans ce contexte empreint d'idéologie féministe anglo-saxonne. Plus encore, resituer la violence sexuelle des hommes dans un processus de communication permettrait de se pencher sur les différences dans l'expression sociale de la violence selon les sexes plutôt que sur les différences liées au genre. Les hommes manifesteraient plus facilement leur violence dans l'acte sexuel alors que les femmes, poussées par cette même violence fondatrice (Girard), la retourneraient contre elles – dans l'anorexie, la boulimie, les scarifications... – (D. Le Breton, *Conduites à risque : des jeux de mort aux jeux de vivre*, Paris, Presses universitaires de France, 2002). La question est donc bien également communicationnelle, puisque les modes de représentation, de manifestation et d'expression corporelles de la violence, pour soi-même et

au regard de l'autre, interviennent en tant que construit social.

Fabienne Martin-Juchat
Limsic, université de Bourgogne

Dominique BLIN, Isabelle COUSSERAND, Christian MESNIL, dirs, *Interculturel et communication dans les organisations*.

Communication et Organisation, 22, Bordeaux, Université Michel-de-Montaigne, GREC/O, 2002, 345 p.

Dans sa livraison du second semestre 2002, le numéro 22 de la revue *Communication et Organisation*, éditée par le groupe de recherches en communication des organisations (GREC/O) de l'université Michel-de-Montaigne (Bordeaux 3), a proposé un dossier intitulé « Interculturel et communication dans les organisations ». Ainsi, les contributeurs, au nombre de douze, offrent-ils un ensemble varié de définitions, de travaux et d'expérimentations, l'objet étudié – l'interculturel – l'étant tout autant.

À la lecture de ces textes, celui de Joanna Nowicki (pp. 52-66) donne indéniablement le ton aux questionnements autour des effets de mode de la thématique, de son appropriation dans diverses sphères et/ou disciplines, et propose, dans la lignée d'Yves Winkin (« Émergence et développement de la communication aux États-Unis et en France », pp. 33-50, in : Fall K., Simeoni D., Vignaux G., dirs, *Mots, représentations, enjeux dans les contacts interethniques et interculturels*, Ottawa, Presses de l'université d'Ottawa, 1994), une alliance entre le domaine de la communication interculturelle et celui de l'anthropologie. Cette chercheuse insiste sur la pluridisciplinarité du champ et défend l'idée que le croisement de méthodologies ne peut que participer à l'élaboration rigoureuse des éléments constitutifs d'une culture et de son ossature, sans pour autant céder à la modélisation et à l'ethnocentrisme. Par ailleurs, Stefan Bratosin (pp. 184-199) souligne, à juste titre, que « l'interculturalité [...] est approchée comme un objet pliable en tous sens » (pp. 185-186), au point qu'il note certaines limites et ambiguïtés méthodologiques. En effet, il rappelle, « qu'au lieu d'avoir comme concept général de départ celui de culture, [trop] d'études en commu-

nication interculturelle reposent [...] sur le concept de monde, nourri [...] par les instances de l'actualité sociale, politique et économique du phénomène de mondialisation » (p. 190). En réponse à ces critiques, il propose quatre critères de textualité, empruntés à l'herméneutique ricœurienne du discours, destinés à « poser [...] le cadre constituant de l'objectivité des communications interculturelles » (p. 196). Dominique Desjeux (pp. 86-97) énonce la difficulté de l'analyse et de l'observation de la culture, en s'appuyant sur l'usage de l'outil culturel des échelles d'observation (macro-sociale et micro-sociale), certes pertinent, mais parfois tout aussi ambivalent. Force lui est de constater que la communication culturelle peut se révéler à double tranchant : elle peut, effectivement, servir de clé pour mieux fonctionner avec l'Autre comme moyen de négation absolue. Bernard Dagenais (pp. 200-217) poursuit cette réflexion, de manière plutôt philosophique, et s'interroge sur la meilleure gestion de l'apport interculturel, à l'intérieur comme à l'extérieur, des frontières. Dès lors, tout en détaillant assez longuement certains objets, sujets à débat (port du *tchador*, culture américaine en voie d'extension, autonomie d'une région, d'une langue, etc.), il suggère, en guise de réponse, « l'ouverture de chacun à l'autre, sans perdre [pour autant] son identité » (p. 214). De même, s'il note que la mondialisation a des effets retors indéniables, il souligne qu'il est possible d'y trouver des mélanges parfois intéressants et des « éléments d'ouverture » (p. 213). Jean-Marc Fick (pp. 218-235) participe de cette mouvance et, tout en étayant son point de vue, à l'aide d'aperçus sur le « mariage réussi de l'homme avec la machine » (p. 218), fait preuve d'enthousiasme face à l'avènement de la culture de l'interculture, « science nouvelle et fédératrice » (p. 233) ; il engage même les chercheurs des sciences de l'information et de la communication à s'inscrire dans cette « grande problématique commune, originale, de recherche et d'enseignement [...] qui constituerait [...] une approche pertinente [...] du *melting pot* culturel » contemporain (pp. 233-234). C'est ce que Philippe Pierre (pp. 24-50) examine au prisme de la coexistence d'identités différentes dans le

monde de l'entreprise. Du constat qu'il établit – dans ces milieux professionnels, les travaux et les enquêtes sur les réalités interculturelles, sont encore bien trop timides – il souhaite que soient menées des réflexions qui pourraient être « directement utiles dans les domaines de recrutement, de la gestion des carrières ou de la formation à la mobilité internationale » (p. 40). Blandine Vanderlinden (pp. 98-119), Philippe d'Iribarne (pp. 120-134) et Sophie Faure (pp. 137-153), qui s'y sont essayés, concluent – à l'appui de propositions différentes mais complémentaires – à l'ampleur du chantier. Pour eux, l'enjeu essentiel consiste en la prise de conscience nécessaire des organisations pour enfin reconnaître l'existence de cultures différentes, en leur sein, et définir clairement leur rapport à l'Autre. Une option qui semble ne pas correspondre au modèle organisationnel chinois, les travaux de Sophie Faure en attestant. À l'instar de Dominique Colomb (« Discours et dispositifs "lointains" entre altérité et interculturelité », *Questions de communication*, 4, 2004, pp. 71-78), elle témoigne que les Chinois ont une façon d'être qui leur est propre puisqu'ils « cohabitent avec leurs différences, en toute indifférence » (p. 136) et en toute connaissance de cause ; et au-delà d'une sinité unificatrice, ils semblent y trouver un enrichissement et une ouverture scientifique et humaine. Pour sa part, Franck Gauthey (pp. 68-85) développe un raisonnement axé sur l'éthique : si formation à l'interculturalité il doit y avoir (au sein d'une organisation, par exemple), il ne faut pas que celle-ci puisse être instrumentalisée à des fins de pouvoir ; « apprendre un savoir pour maîtriser autrui » (p. 83). Au contraire, elle doit concourir à la construction d'un mieux vivre et d'un « mieux agir ensemble » (p. 68). Sous l'angle historique de la recherche en communication organisationnelle, Rosette Bonnet (pp. 154-171) poursuit cette piste autour de « l'agir ensemble » et invite le lecteur (ou le chercheur) à questionner davantage les « processus de construction du rapport à soi, à l'Autre et à la vie, tels qu'ils se manifestent dans le contexte du travail » (p. 168). Ce que semble proposer Arlette Bouzon (pp. 172-183) lorsqu'elle affiche son opposition au courant de pensée

managérial des années 80, défendant « les bienfaits supposés de l'homogénéité du personnel dans l'entreprise » (p. 172). Car, dit-elle, si cette uniformité tend à apaiser certains conflits, elle ne constitue pas pour autant un gage d'efficacité (p. 180) : en revanche, à partir de plusieurs expériences et des résultats de ses travaux les plus récents, elle soutient l'idée que la prise en compte des différences entre les membres d'une organisation ne peuvent qu'enrichir « celle-ci d'opinions, de modes de pensée et de compétences diverses » (p. 177).

Ceci n'est qu'un aperçu de ces contributions qui, toutes, présentent des exemples, des expériences vécues, des observations en cours et, surtout, des pistes de recherche aussi nombreuses que variées et souvent inexploitées. Du reste, si le chercheur a l'embaras du choix, il peut, en toute objectivité, faire le constat que le champ de la communication culturelle lui ouvre de larges perspectives, quels que soient son champ, ses outils, ses approches et éventuellement sa discipline d'origine.

Sylvie Thiéblemont-Dollet,
GRICP, université Nancy 2

Mario BORILLO, Jean-Pierre GOULETTE, dirs,
Cognition et création. Exploration cognitive des processus de conception.

Liège, Mardaga, coll. Sh, 2002, 400 p.

Dans cet ouvrage collectif, fruit des réflexions menées lors de deux séries de rencontres en 1995 et 1998 sur la nature des processus créatifs à la lumière des sciences de la cognition, réflexions fondées sur les recherches menées depuis quelques années en Grande-Bretagne et en Scandinavie, dix-huit auteurs se livrent, au fil de seize contributions, à une approche des processus de conception de formes sensibles dans des domaines d'activité esthétiques tels que l'architecture, la chorégraphie ou la musique. L'ouvrage pose le problème de l'assistance des outils informatiques tels que la Conception assistée par ordinateur (CAO) lorsqu'on quitte la conception d'objets industriels pour entrer dans le domaine des objets à fonction symbolique.

Dans un premier chapitre qui tient lieu d'introduction, Mario Borillo et Jean-Pierre

Goulette évoquent la rupture scientifique et philosophique dans l'analyse des rapports entre conception par ordinateur et conception par le cerveau. Pour eux, cette rupture est représentée par l'émergence des sciences cognitives dont la problématique centrale se pose en terme de transfert sur la machine d'une partie de la compétence créative du designer, de l'architecte, ou de l'artiste. Depuis une dizaine d'années, elle entraîne une confrontation entre le monde de la création et celui de la cognition représenté par des champs tels que la psychologie, l'ergonomie, l'informatique, les sciences du langage et la philosophie cognitive. L'association de ces différents champs souligne l'approche transdisciplinaire des sciences cognitives. En délimitant le domaine de recherche, cette approche poursuit trois objectifs : définir des stratégies et méthodes qui permettent d'appréhender les différentes dimensions d'un processus de conception ; envisager les modalités de transformation d'une action individuelle en action collective ; aborder les problèmes posés par la représentation et la simulation des phénomènes cognitifs.

Les contributions sont organisées selon trois axes qui constituent les parties du livre. Les auteurs de la première se penchent sur deux questions importantes de la conception : comment décrire les modes de pensée des concepteurs ? Comment concevoir un enseignement de la conception ? Sans nier les bénéfices que les concepteurs peuvent tirer des systèmes informatiques « intelligents » et de la réalité virtuelle pour réaliser des artefacts indispensables à l'évolution d'un projet, les contributeurs mettent l'accent sur la difficulté de modéliser le processus de conception dans ce domaine. En effet, il existe autant de modes de conduite du processus de conception qu'il y a d'architectes. Une telle situation complique singulièrement la modélisation, mais aussi l'existence d'une pédagogie de la conception.

Sous le titre « Computation et cognition », le deuxième axe développe une réflexion sur les modifications que des outils comme la CAO ou l'internet apportent à l'organisation du travail. De façon plus concrète, les différents auteurs illustrent leur propos